



ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DES LYCÉES DE LYON

INAUGURATION
DU
MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES
ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE AMPÈRE
MORTS POUR LA FRANCE
1914 - 1918





LE CHAMP D'HONNEUR

DU LYCÉE AMPÈRE

*L*A plaque commémorative portant les noms des élèves du Lycée Ampère morts pour la Patrie, pendant la guerre contre l'Allemagne de 1914-1918, a été inaugurée le dimanche matin, 22 octobre 1922, à 10 heures.

Cette page de marbre, érigée par les soins de l'Association des Anciens Elèves du Lycée de Lyon, à qui ne manqua point le précieux concours des parents, des élèves et de tout le personnel administratif du Lycée, est due au talent de nos deux camarades, les architectes Paul BELLEMAIN et Jean ROGNIAT. Elle fut remise, au cours de la cérémonie, par notre président Louis

REYNAUD, avocat à la Cour d'appel de Lyon, à M. le proviseur VACHEY.

Les parents des camarades qui ont payé leur terrible rançon au salut national, les autorités de la ville et du département, les représentants officiels de tous les cultes, les professeurs et les lycéens avaient été conviés par le Comité de notre Association. Tous accoururent en un pieux cortège.

La musique du 99^e régiment d'infanterie, sous la direction de son chef, M. MONTMAIN, avait bien voulu répondre à notre appel. Il faut l'en remercier, car il convenait qu'une musique militaire saluât de ses accents la mémoire de ceux qui moururent sous les armes.

On entendit la Marseillaise, puis la sonnerie Au Drapeau; et un voile tomba qui cachait les deux stèles blanches encadrant la stèle noire des morts de 1870-1871.

Alors, au fond du préau, devant la foule silencieuse des veuves, des orphelins, des notables, des maîtres, des élèves et des anciens élèves, apparut, ingénieusement baigné de lumière artificielle et encadré de fleurs, le cénotaphe idéal, qui mêlait

dans un hommage unique les noms des pères et des fils.

Ce fut une minute chargée de souvenirs et de gloire où furent mis en commun les regrets, la foi et l'espérance.

Afin de célébrer l'effusion d'un si beau sang et son mérite particulier, deux discours ont été prononcés, l'un, par notre président Louis REYNAUD, l'autre, par le proviseur du Lycée Ampère, M. VACHEY.

Tous deux ont inscrit en marge du Livre d'Or, aux feuillets tragiques, des pages du plus haut caractère. Tous deux ont fait entendre, pour l'émoi des cœurs et le plaisir des intelligences, des paroles qui rendent le son le plus français. Ils méritent notre reconnaissance parce qu'ils ont offert, au deuil de ceux qui pleurent, une douce et fière consolation.

DISCOURS DE M. LOUIS REYNAUD

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

Mesdames, Messieurs,

L'Association des Anciens Elèves du Lycée vous a conviés, ce matin, à célébrer solennellement le souvenir de ses grands morts.

Il me semble que mon premier devoir serait de nous excuser auprès d'eux de la tardiveté de cet hommage.

Mais ils savent, eux qui m'entendent, que seules des difficultés de recherches et d'exécution nous ont imposé ce délai.

Il fallait les connaître tous. Hélas! ils étaient trop! Les anciens élèves du Lycée de Lyon ont donné à la France 575 héros...

Il fallait les honorer tous. Quel monument, quelle colonne, quelle Victoire ailée ou quelle pleureuse inconsolable les eût mieux immortalisés que la simple inscription de leurs noms, de leurs 575 noms, sur ces tables de marbre, sous les voûtes de ce vieux Lycée où leur âme s'est ouverte à la vie, et doit demeurer à jamais vivante aux regards de ceux qui nous suivent?

Nous venons en ce jour, nous, leurs anciens camarades, nous, leurs compagnons d'armes, non pas seulement saluer leur mémoire et célébrer leur héroïsme par de vains mots. Nous voulons davantage. Si nous fixons ici même, contre les murailles du Lycée, leur souvenir tangible, c'est que nous voulons que les élèves d'aujourd'hui, ceux de demain et ceux du lointain avenir, apprennent, en épelant leurs noms, ce qu'ils signifient.

Ce qu'ils signifient, Mesdames, Messieurs, ce qu'ils signifient!... Ceux d'entre vous le savent, dont le deuil demeure inconsolé...

Ce qu'ils signifient, trouverai-je les mots pour le dire? C'est un dévouement total, sans réserve, à la plus légitime, à la plus sainte des causes, — et qui plus est, il faut le dire ici, un sacrifice conscient.

Ah! certes oui, je sais, quand sonna l'heure tragique, quand la sauvage agression de 1914 vint surprendre la plus digne, la plus pacifique des nations, dès le 1^{er} août, simplement, d'un bout à l'autre du pays, nul n'eut d'autre réflexe que de consulter sa feuille de route, et, à l'appel de la patrie, de répondre : Présent!...

Du fond des plus humbles campagnes, tous accouraient à leur devoir, clairement entrevu parce qu'il était clairement senti. Et, durant plus de quatre années, ce sentiment indiscuté et magnifique allait

maintenir intacte, à travers des épreuves sans nom, dans la boue des tranchées, dans l'horreur inoubliable des longues nuits de garde, sous la neige meurtrière, sous la mitraille impitoyable, quoi donc ? l'âme de la France!...

Ici, à cet héroïsme de tous, s'ajoutait autre chose : la connaissance, la compréhension raisonnée du devoir.

Ici, ceux qui luttaient savaient ce qu'ils défendaient. Ils le savaient pour l'avoir appris, non point seulement sur les genoux d'une mère, en écoutant quelque vieille chanson de province ou la cloche qui tinte dans le soir campagnard. Ici, ils ont appris à lire dans les trésors spirituels. Ici, à travers les chefs-d'œuvre de la pensée française et dans les récits du passé, ils ont aspiré et comme embu le génie de la race. Ici, sous l'impulsion de nos maîtres, professeurs du Lycée, morts ou vivants, que j'associe de toutes mes forces à ces héros qu'ils ont formés, ici, leur jeunesse s'est haussée à ces humanités, je veux dire à ces sources d'intellectualité et de vie supérieure d'où découlent, pour l'honneur et la consolation de l'humanité, ces vérités parfois obscurcies et pourtant éternelles que, si au-dessus de la matière il y a l'esprit, au-dessus de l'esprit même, pour le vivifier, pour l'éclairer, pour le guider, il y a les saintes raisons du cœur et l'énergie du caractère!...

Et croyez bien que, si j'évoque à cette heure l'enseignement de nos Maîtres, ce n'est pas pour satisfaire à un vain protocole. Je tiens à leur rendre publiquement et solennellement cet hommage que, pendant de longues années de scolarité, nous tous qui sommes ici, nous n'en avons pas eu un seul qui, à côté et au-dessus des programmes officiels, n'ait pris à tâche quotidienne d'élever nos âmes et de faire de nous de bons Français. Et, parce que, si grands, si éloquents qu'ils soient, le savoir et le verbe ne comptent plus guère devant certaines réalités, quand sonna l'heure du danger, nos Maîtres furent les premiers à prêcher noblement d'exemple, si bien que vous pouvez lire, sur les murs même de cette cour, au-dessus des portes des classes, les noms de ceux de nos Professeurs qui, en mourant pour la Patrie, ont illustré de leur héroïsme la grandeur de leur enseignement !

Quoi d'étonnant que de tels Maîtres aient enfanté de tels héros !

Ils leur avaient appris à voir clair autour d'eux et en eux, sincèrement, profondément, fièrement. Ils leur avaient montré le comment et le pourquoi du devoir, et que, quand on a l'honneur et le bonheur d'être Français, cet honneur et ce bonheur valent qu'on les défende.

Ici, ceux qui luttèrent savaient ce qu'ils défen-

daient : non pas seulement nos richesses matérielles, notre terre de France, convoitée depuis toujours par des hordes avides de proie, mais aussi nos richesses morales, nos traditions, nos libertés et nos gloires, l'âme des aïeux, à jamais vivante en chacun de nous, vingt siècles de travail, d'efforts, de méthode persévérante pour aboutir à cette merveille d'équilibre et de cohésion : la France! — ce mélange de races qui confond dans le même vouloir, dans les mêmes aspirations, dans les mêmes façons de sentir les choses essentielles, ces hommes de climats si divers : des Bretons et des Provençaux, des Dauphinois et des Gascons, des Flamands et des Toulousains, tous étroitement unis, comme nous les avons vus au front, dans la même bonne humeur confiante et fraternelle! — ce mélange de races qui a enfanté le génie français, tant de clarté et tant d'élégance, tant d'énergies diverses et fécondes, tant d'ingéniosité, tant de pondération dans la vie quotidienne, tant de prévoyance, tant de sagesse, et aussi tant de folies sublimes, tant de généreux enthousiasmes, tant de désintéressement, tant de panache « à la française », tant de finesse, tant de gaieté, tant de courage gaulois, tant de noblesse et de chevalerie! — le génie français... toute une floraison littéraire, si abondante et si variée, si claire, si ordonnée toujours, et, dans les œuvres qui demeurent, si parfaite et si nuancée, qu'un Allemand lui-

même, Henri Heine, la proclamait la plus belle page de l'esprit humain! — nos traditions scientifiques de probité et de clarté — notre philosophie toute de clarté, elle aussi, de bon sens, de raison, — et ces mille chefs-d'œuvre enfantés au cours des âges par ces milliers et ces milliers d'artistes, illustres ou anonymes, qui, tous, attestent de ce qu'il y a dans le génie français de force, de mesure, de grâce! et cette langue enfin! cette langue si claire, elle aussi, — le même mot obstiné me revient, — si harmonieuse, si précise, si souple que, quiconque jadis se piquait de « penser », voulait apprendre à penser en Français!

Voilà ce qu'ils défendaient! Et cela s'appelle d'un mot : la civilisation française.

Permettez-moi d'évoquer un souvenir personnel. Les premiers jours de septembre 1914, au moment de la bataille de la Marne on se battait aussi en Lorraine, furieusement, près de Baccarat, Ménil, Anglemont. L'ennemi venait de fuir. Le soir, dans la plaine où tant des nôtres demeuraient, j'ai trouvé, à côté d'un soldat français, tué le matin même et déjà bleui dans la mort, un petit livre maculé de boue et de sang; le voici : c'est le tome I des *Caractères*, de La Bruyère. Il était ouvert au chapitre du Cœur, qui commence par cette délicate pensée : « Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. » Voilà, je crois bien, qui ne

peut se dire qu'en Français! Comprenez-vous... comprenez-vous ce que fut mon émotion devant ce petit livre tombé des mains de ce héros!...

Ainsi, à travers les pires épreuves et les pires angoisses, face à l'ennemi, face à la mort, certains gardaient assez de sang-froid et conservaient assez le culte des choses du cœur et de l'esprit, pour tirer de leur poche quelque joyau ciselé dans la plus pure pensée française, et y chercher, par habitude, un réconfort!

Ainsi, ce qu'ils défendaient, ce n'était pas seulement la maison paternelle, la terre qu'on laboure, la sécurité de leurs familles, c'était plus : c'était aussi leur liberté pour ne pas devenir esclaves, c'était notre droit à tous de demeurer Français, de penser en Français, de parler en Français, et de perpétuer la France telle que nos Maîtres nous ont appris à l'aimer!

Pensaient-ils à la guerre, ces soldats improvisés, et la voulaient-ils? Allons donc! Industriels, commerçants, médecins, juristes, professeurs, ces fils de l'Université ne songeaient qu'à utiliser, dans la paix, leur savoir et leur énergie. Mais ils savaient aussi, pour l'avoir appris ici même, que la vie ne trouve son vrai sens que dans les régions supérieures, au-dessus de nos intérêts matériels, au-dessus de nos activités courantes, si méritoires soient-elles, au-dessus même de la science et des arts qui pourtant l'anno-

blissent, la vie ne s'éclaire que par les joies du cœur et par le don de soi, et, à certaines heures, la vie ne vaut que par la mort et par la façon de mourir.

Voilà pourquoi l'orage de 1914 les a trouvés debout, stoïques, sans récrimination, comme aussi sans bravade, sans forfanterie vaine. Voilà pourquoi ils ont souffert sans murmurer. Voilà pourquoi, pendant quatre ans, tant de jeunes, écoliers encore, ne quittaient les bancs du lycée que pour aller grossir les rangs de leurs aînés — tendres figures d'enfants qu'on rencontrait au front mêlées aux barbes grises...

Ils sont morts.

De ces cinq cent soixante-quinze morts, n'allons-nous point tirer une leçon?

Ces morts nous parlent. Il faut les entendre.

Ils disent qu'ils sont morts pour que la France vive, et non pas une France vaincue, diminuée, anémiée, ruinée, pantelante! Non! Mais une France intacte, une France restaurée — il le faut — par ceux-là même qui l'ont odieusement pillée, une France non point déchirée par des luttes stériles, mais unie de cette même union qu'elle a connue aux jours sombres, unie dans le souvenir de ses succès et de ses épreuves, unie aussi dans le culte d'un avenir meilleur pour tous, une France travailleuse, ordonnée, prospère, dont le génie continue à rayonner généreusement dans le monde, et encore, écoutez! une France forte,

assez forte pour être respectée, pour nous épargner le retour de cet abominable cauchemar et de ces sacrifices que nous pleurons ici...

Vous êtes là, mes chers camarades! Vous êtes là, parmi nous, vous êtes en nous, vivant d'une vie sur-humaine... Dites-nous quelle leçon nous devons encore tirer de votre exemple? Comment serons-nous dignes de vous? Comment ne serons-nous pas indignes de cette grande et belle Patrie à qui vous avez tout donné?... Dites-nous, parlez-nous! Ah! devant votre héroïsme, tous, tant que nous sommes, et les plus grands eux-mêmes ne me démentiront pas, comme nous nous sentons petits, impuissants et humiliés! Et pourtant, quelle force vous insufflez à nos âmes, quelle volonté vous nous dictez de labourer, après vous, le champ de la patrie, pour y cueillir la moisson de vos sanglantes semailles!

Vous vivez aussi d'une vie douce et douloureuse dans les cœurs de vos épouses devenues veuves, de vos enfants devenus orphelins, de vos pères, de vos mères inconsolables! Et nous, vos amis de jadis, vous habitez notre pensée! Hier encore, dans cette cour, je revivais tant d'heures d'autrefois! J'assistais à une récréation; ici même, je voyais nos lycéens d'aujourd'hui, l'espoir de demain, sortir des classes et bondir en tumulte avec des cris de joie, et reprendre nos jeux de jadis...! Et c'est vous, mes amis, vous que je

revoyais, vous tous, mes camarades d'enfance qui reviviez à mes yeux, qui me tendiez les mains...

Tant vous vivez ici d'une vie toujours présente!

Vous présiderez aux travaux de tous les écoliers qui passeront ici. Et quand ils s'arrêteront devant vous, pour épeler pieusement vos noms, vous leur direz... vous leur direz... Vive la France!

Monsieur le Proviseur, je vous remets ce monument élevé par notre amitié à la mémoire de nos héros.

DISCOURS DE M. VACHEY

PROVISEUR DU LYCÉE AMPÈRE

Mesdames, Messieurs,
Monsieur le Président,

Je reçois avec piété — et avec fierté — les marbres où l'Association des Anciens Elèves des Lycées de Lyon a fait graver les noms de nos Grands Morts, dont elle entend perpétuer à jamais la Mémoire.

Inclinons tous notre hommage ému et enthousiaste devant cette litanie du deuil et de la gloire, qui nous dit et redit la douleur des pères et des mères, des foyers jetés dans la désolation, qui nous dit et redit aussi la victoire sans tache, sans une ombre.

Les deux marbres nouveaux encadrent le marbre ancien, le marbre de 1870. Et le tout est un seul et même monument, d'une grande unité. Honneur aux Vainqueurs, — Gloire aux Vaincus! La résistance de 1870-1871 a mérité, et rendu possible, le triomphe de 1914-1918. Reichshoffen a préparé Verdun, et c'est, parce que leurs aînés avaient maintenu le moral de notre pays, que nos soldats de 1914 ont couru à la

frontière sans une hésitation sur le devoir, sans un doute sur l'issue de la lutte.

Les plus humbles de ces soldats ont obéi au simple commandement du sol et de la race, ils ont renoncé à tout, sauf au salut de la France, et ils se sont offerts au sacrifice spontanément, joyeusement.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus leur sol à la face de Dieu!
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu!

Les nôtres ont entendu ce double appel de la terre et des ancêtres, mais, s'ils ont paru au premier rang des soldats, parmi les plus vaillants, c'est aussi parce que l'œuvre de ce siècle et l'œuvre de la France ont été mises en question dans la guerre, que l'esprit de la France était en péril, qu'on voulait anéantir tout le travail d'émancipation et de progrès dont elle a été à travers les siècles l'artisan passionné. Les leçons de la vieille sagesse humaine et les ressources de la raison française leur avaient permis de comprendre la grande âme de la Patrie. Et s'il est vrai qu'on se bat mieux, qu'on meurt mieux encore — s'il est possible — quand on sait pourquoi, vous vous représentez comment ils se sont battus et comment ils sont morts ces anciens Elèves et ces Maîtres dont les noms jettent tant d'éclat autour de nous!

Que dis-je? l'éclat des noms! C'est eux-mêmes qui

sont là devant nous, radieux et triomphants. Ils ne sont pas morts pour vous, pères et mères, ceux à qui vous pensez toujours, que vous ne cessez pas d'avoir tout près de vous, et que, dans toute circonstance, vous interrogez et consultez, qu'il s'agisse d'événements grands ou petits, de la vie même de la nation, ou tout simplement de la vie familiale ! Pour nous non plus ils ne sont pas morts, parce que nous pensons à eux. Ils ont ressuscité dans nos cœurs et dans les cœurs de tous ceux qui les aiment, ils ne sont plus dans leurs tombes, nous les voyons, et leurs yeux nous voient :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Tournés vers quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Et leurs accents bien connus montent jusqu'à nous.
Ils nous disent :

Comme tous nos frères d'armes, quels qu'ils soient, comme nos maîtres et comme les braves agents de cette maison, nous nous sommes armés pour défendre notre terre, et nous lui avons fait un rempart de notre corps pour la sauver. Si la Patrie, par nous tous triomphante, a pu serrer sur son cœur nos frères d'Alsace retrouvés, son sol reste dévasté, beaucoup de nos cités sont détruites, et les réparations solennel-

lement promises n'ont point été faites. — Il faut qu'elles le soient... Entendez-nous. — Ce serait nous trahir en quelque sorte que de ne les point exiger, que de ne point y contraindre le criminel agresseur vaincu par nous.

Comme tous nos frères d'armes, nous avons combattu et nous sommes tombés pour notre race, pour qu'elle continue de vivre indépendante et fière. Mais la France est sortie de la lutte, meurtrie, sanglante, appauvrie d'hommes, et il est pressant de lui refaire des hommes dans tous les sens du mot, de donner la vie, de multiplier les berceaux. Les jeunes camarades qui sont ici sur nos bancs, à la vie et à l'enseignement desquels nous sommes désormais intimement mêlés, seront, certes, nos dignes successeurs, mais il faut, derrière eux, beaucoup de petits enfants, bien plus nombreux qu'eux, pour agir, pour créer davantage, pour augmenter la force de vie de la nation. La France ne sera grandie et vraiment perpétuée que si notre race se défend, aussi, et au plus vite, par le nombre. Entendez-nous !

Ils nous disent encore, nos morts si vivants :

Notre terre est belle, et belle est notre race, mais notre langue et notre civilisation sont belles aussi, et nous avons vaillamment, amoureusement, lutté pour Elles, nous qui avons goûté, par Elles, des joies profondes et qui avons eu, grâce à Elles, une force



singulière d'esprit, de cœur, et de volonté. Vous tous, qui êtes attachés à des titres divers aux choses de l'Enseignement, vous devrez demeurer tout à fait fidèles aux idées et aux disciplines qui ont prouvé leur excellence jusque dans la guerre, à notre culture classique dont l'influence est visible, en particulier dans les grands chefs, soit qu'ils agissent, soit qu'ils commandent, soit qu'ils parlent ou qu'ils écrivent. La civilisation française a encore besoin d'être défendue dans la confusion présente, dans la création lente et toujours discutée de la paix. Entendez-nous, et, de toute votre âme, après nous, comme nous, défendez-là.

La paix ! Nous y étions attachés de toutes nos fibres, nous les combattants obstinés, et, si nos vœux suffisaient à la fixer, les menaces qui pendant tant d'années ont obscurci notre horizon seraient écartées de vos fronts pour toujours, la guerre de 1914-1918 serait bien la dernière. Hélas ! la France doit encore rester l'arme au pied, malgré elle, pour soutenir notre œuvre et la parfaire, jusqu'à ce qu'enfin soit réalisé ce qui est simplement juste et honnête. Veillez donc, en dépit des chimères aussi périlleuses que séduisantes dont on nous a bercés jusqu'à l'heure même du danger, et dont on vous berce déjà vous aussi, veillez avec fermeté, avec calme et avec patience, bien décidés à établir la paix véritable, qui est fondée sur

le respect des traités et sur les droites et loyales conventions. Entendez-nous.

Mesdames et Messieurs, pour notre terre, pour notre race, pour notre civilisation, pour la paix définitive, nous ferons ce que nous proposent tous ces Maîtres du Devoir. Elevant nos âmes et nos cœurs jusqu'à eux, nous apprendrons à leur exemple à pratiquer cet esprit d'abnégation qui fait les bons citoyens comme il fait les bons soldats, nous entretiendrons en nous la flamme sacrée qui a conduit nos héros au suprême sacrifice, et nous nous souviendrons que ce sacrifice en exige d'autres moins sanglants, mais continuels et fervents, pour la Patrie.

Camarades glorieux, qui avez sauvé tout notre passé et qui avez permis que tout l'avenir fût tout grand ouvert devant nous, véritables Saints de la Patrie, ô Morts immortels, vous serez nos guides et nos soutiens, vous serez notre Loi.

Pour clore cette belle cérémonie, les jeunes lycéens, au son d'une vieille marche guerrière, défilèrent sous le signe magnanime des noms lumineux de leurs Anciens tombés au champ d'honneur, prenant ainsi leur part de la gratitude et de la fierté qui gonflaient tous les cœurs.

Dorénavant, ce tableau de deuil et de noblesse se dressera au-dessus de leurs travaux et de leurs jeux quotidiens; il leur rappellera l'autorité des plus durs devoirs et leur dira que les promesses de l'avenir sont nourries de tous les sacrifices consentis dans le passé, tant il est vrai que la solidarité est un lien qui se développe dans le temps.

En le relisant, ils maintiendront le culte si nécessaire des plus hautes valeurs morales, et garderont ce que le vieux recteur Rollin, dans son immortel Traité des Études, appela le goût de la solide gloire et de la véritable grandeur.

